

R.A.C.F.

Revue archéologique du Centre de la France

Tome 47 | 2008
Varia

Galinié H. (dir.), *Tours antique et médiéval. Lieux de vie, temps de la ville. 40 ans d'archéologie urbaine*

Supplément à la RACF n° 30, n° spécial de la collection “ Recherches sur Tours ”, Tours, FERACF, 2007, 440 p. + 1 CD-Rom

Bruno Dufaj



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/racf/1250>

ISSN : 1951-6207

Éditeur

Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du centre de la France (FERACF)

Référence électronique

Bruno Dufaj, « Galinié H. (dir.), *Tours antique et médiéval. Lieux de vie, temps de la ville. 40 ans d'archéologie urbaine* », *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], Tome 47 | 2008, mis en ligne le 18 mai 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/racf/1250>



Les contenus de la *Revue archéologique du centre de la France* sont disponibles selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

L'auteur prend soin d'être compris. Ainsi fleurissent les définitions de termes techniques (évergétisme p. 33, statuts des villes p. 49-51) ou les mises en garde à l'intention d'un lecteur amateur ou d'un étudiant débutant même si le livre n'a pas pour objet d'être un manuel.

En revanche, par exemple, dans les pages qui, consacrées aux Celtes, évoquent les *oppida* en les qualifiant de villes, rien du débat qui agite les protohistoriens à propos d'un urbanisme pré-romain propre au nord des Alpes.

De nombreuses pages sont consacrées aux villes et aux agglomérations secondaires. La bibliographie comme les notices individuelles et les illustrations ne paraissent pas de la première jeunesse sans parler des agrandissements excessifs de nombre de dessins. Les photographies sont en revanche beaucoup plus réussies.

Le livre soutient une thèse, celle de la faible urbanisation de la Lyonnaise et des inégalités de statuts. Une telle thèse avait été soutenue dans l'*Histoire de la France urbaine* en 1980, tant par C. Goudineau que par P.-A. Février, Lyon et les villes de l'Est (hors lyonnaise) mises à part.

Ceci conduit d'ailleurs à la question principale que pose ce livre au lecteur. Sortie du cadre administratif de la Province, la Lyonnaise a-t-elle une réalité historique ? Forme-t-elle un ensemble social, économique et culturel propre ? Il apparaît bien que non. L'histoire de La Lyonnaise se résume à une histoire politique et administrative qui en soi a une cohérence. Les autres aspects sont à l'étroit dans ce cadre. Ce livre ne trouve pas son équilibre. Le prix, lui, est à l'aise : 128 €.

Henri Galinié
Directeur de recherche CNRS honoraire

Galinié H. (dir.), *Tours antique et médiéval. Lieux de vie, temps de la ville. 40 ans d'archéologie urbaine*, supplément à la RACF n° 30, n° spécial de la collection "Recherches sur Tours", Tours, FERACF, 2007, 440 p. + 1 CD-Rom.

Cet important ouvrage, publié en 2007 sous la direction d'Henri Galinié, rassemble les contributions de 69 chercheurs qui, à des titres divers, ont œuvré depuis plusieurs décennies à la connaissance du passé de la ville de Tours. Il est le volet bibliographique d'une grande exposition-bilan, organisée par la ville, qui s'est tenue d'octobre 2006 à mars 2007 au château de Tours.

Un tel foisonnement d'informations et d'auteurs est une garantie de la richesse de l'entreprise et de son exhaustivité. C'était aussi courir le risque d'un éparpillement, et que ce travail se présente comme une mosaïque de textes disparates.

Henri Galinié n'a pas esquivé la difficulté. Il en a même tiré un principe méthodologique. Par nature, la documentation archéologique est lacunaire, et les conditions de sa mise au jour hétérogènes. Présenter un récit linéaire, au temps

lissé, se déroulant dans un espace unifié artificiellement, aurait satisfait nos habitudes et nous aurait procuré le plaisir d'une belle histoire. Tel n'est pas le choix qui a été fait, dans la droite ligne des réflexions théoriques d'Henri Galinié et du Laboratoire "Archéologie et Territoires" de l'université François Rabelais de Tours, qu'il a contribué à animer et dont nombre des auteurs ici rassemblés font partie.

Dans son préambule, il a recours à la métaphore classique des "puzzles incomplets, dispersés et mélangés" (p. 17). Il évoque aussi les "principaux points d'attache du savoir qui constituent des acquis solides", et sans lesquels nous serions condamnés à brasser sans fin les pièces des puzzles, sans espoir de les voir un jour s'ordonner. C'est dans cet espace dialectique entre l'incertain et l'établi que peuvent émerger "en permanence, des reconsidérations ou des hypothèses de travail nouvelles".

C'est à Bernard Chevalier, professeur honoraire à l'université de Tours, qu'il revient dans une postface (p. 421-424) de mettre en valeur ce "nouveau modèle d'histoire urbaine". Il montre bien comment les points de vue adoptés par les auteurs mettent fin à la conception de la ville comme celle "d'un être indéfinissable, égal à lui-même des origines à nos jours", dont "la situation et le site en fixent une fois pour toute le cadre spatial", décrit par "un géographe patenté" guetté par un "déterminisme candide". Il montre qu'au contraire, la ville est jusqu'à nos jours le résultat de l'action des hommes, et non un simple décor où se déploieraient les événements historiques et les changements sociaux. Dans sa matérialité même, elle est une "conjonction de mouvement social et de topographie". La notion de "fabrique urbaine", telle qu'elle a été mise en avant par les travaux d'Henri Galinié, en ressort illustrée et validée. Au fil des pages et des coups de projecteur sur les fragments de passé conservés dans la ville actuelle, ou de leur résilience, on perçoit cette "dynamique interactive entre la structure évolutive des groupes sociaux et l'aménagement de l'espace".

Les temporalités de ces deux pôles d'élaboration de la ville ne sont pas les mêmes. Celle de la constitution des faits archéologiques et celle des événements historiques non plus, ni celle des évolutions sociales et techniques. C'est cet entrecroisement de temporalités différentes qui complique notre analyse. Mais si nous ne cherchons pas à les faire entrer de force dans une même trajectoire, alors nous nous donnons les moyens d'en percevoir les diverses modalités et les moments où elles se croisent. C'est alors que la ville se fabrique avec une intensité nouvelle, et que, sans doute, nous pouvons saisir le mieux ces "grandes étapes fondées sur les organisations spatiales successives de la ville" (p. 16).

Le plan adopté n'est donc que très partiellement chronologique. L'ouvrage est divisé en trois grands chapitres : seul le dernier, intitulé "De *Caesariodunum* à Tours", présente les contributions dans un ordre qui vise à brosser un panorama de la ville depuis sa fondation antique, voire protohistorique, jusqu'à la fin du Moyen Âge (p. 321-412).

Le premier chapitre, intitulé "L'archéologie en actes", évoque l'histoire de l'archéologie urbaine, spécialement

précoce à Tours (p. 23-54). En effet, la première condition de compréhension de la “ fabrique ” de Tours est celle des modalités d'acquisition des données. Il est, à juste titre, rappelé que “ la production de connaissances n'est pas un acte neutre réalisé en dehors de tout contexte ” (p. 23).

Le deuxième chapitre, intitulé “ Fragments de ville ”, décrit, en trois parties, les trois types de sources mobilisables pour écrire cette archéologie. À côté des sources architecturales et archivistiques, une place privilégiée et première est faite au “ sol ”, considéré comme source à part entière (p. 55-231).

Toutefois, cette première partie semble surtout un artifice commode pour présenter les fouilles effectuées à Tours depuis quarante ans. Les parties suivantes, consacrées à “ l'architecture ” (p. 232-281) et à “ l'écrit et l'image ” (p. 282-320), sont un peu déconnectées de la première. Alors que l'ambition de l'ouvrage est une “ investigation historique globale ” (p. 424), on retrouve ici, d'une certaine manière, la conception sous-jacente d'un sous-sol dépositaire d'une histoire modeste et simple matrice de vestiges exemplaires (objets et architecture).

Certains de ces objets sont présentés, après les fouilles, dans une sorte d'inventaire à la Prévert introduit par une réflexion bienvenue sur leur caractère anecdotique, banal ou exceptionnel : pots de fleur, cônes de pomme de pin, os de cheval, mosaïques, fibules, verre à vitre, contenants funéraires, cadran solaire.... (p. 220-230). Avec sa prudence coutumière, Henri Galinié ne tranche d'ailleurs pas sur leur statut, les qualifiant de “ révélateurs qui posent des questions et ouvrent des pistes ” (p. 219).

Quant aux monuments, on retrouve nécessairement les grands classiques de l'archéologie : ponts, amphithéâtre antique, fortifications et églises, même si une part est faite à l'architecture domestique (modeste et uniquement médiévale). Les auteurs sont d'ailleurs conscients du “ caractère artificiel de ce découpage ”, justifié par la “ réalité pratique ” (p. 51).

Voyons plus en détail comment les différentes contributions concourent à cette ambition d'une histoire à la fois fragmentaire et totale. Ce pari est finalement le paradoxe fondateur de cet ouvrage et son apport original. Il porte, en effet, au-delà de la connaissance monographique d'une ville française, emblématique de nombre d'autres, née de la colonisation romaine et parvenue jusqu'à nous comme préfecture de département.

Le premier chapitre, “ L'archéologie en actes ”, confronte les deux logiques à l'œuvre dans l'archéologie urbaine : la curiosité érudite, puis le souci patrimonial, face à l'évolution de la ville et sa reconstruction. Dans le cas de Tours, ville bombardée par les Alliés lors de la Seconde Guerre mondiale, cet aspect a été décisif dans l'essor de l'archéologie urbaine. Grâce à l'intuition et la ténacité d'un architecte, Pierre Boille, la disparition complète des quartiers ruinés put être évitée. À la fin des années soixante, l'heureuse rencontre d'un jeune archéologue formé en Angleterre (Henri Galinié) et d'un historien universitaire

(Bernard Chevalier) ouvert à d'autres sources que les textes firent le reste. Ces chercheurs travaillèrent sur le terreau fertile de la Société Archéologique de Touraine, fondée en 1840, qui “ remua ciel et terre afin que des fouilles soient menées avant que les travaux [de reconstruction] ne reprennent ” (p. 28).

Ce scénario somme toute classique (mais précoce) fut complété par des créations institutionnelles et législatives. Ce n'est pas, en effet, le moindre mérite de l'expérience tourangelle que d'avoir nourri l'archéologie urbaine française non seulement de concepts, mais aussi de moyens d'action. Le premier colloque d'archéologie urbaine de France, tenu à Tours en 1980, reste l'un des moments fondateurs de notre pratique comme de notre droit. Il déboucha notamment sur la création du Centre National d'Archéologie Urbaine (service du ministère de la Culture) et, dans une perspective élargie, sur la création du Laboratoire “ Archéologie et Territoires ” (LAT) et d'une maîtrise de Sciences et Techniques (MST) d'archéologie préventive à l'université de Tours (1989-1999). Dès la fin des années 1960, celle-ci fut l'acteur privilégié de l'archéologie de la ville. Depuis 1994, elle fut relayée, dans la logique de l'archéologie préventive, par l'AFAN, puis l'INRAP. Bon nombre de cadres de cet établissement public, qui compte une antenne à Tours, sont, du reste, issus de la MST et aujourd'hui membres du LAT.

Cette permanence institutionnelle est un facteur favorable à la capitalisation des savoirs. C'est ce que montrent bien les pages 40-46, qui présentent les outils et les conditions de la connaissance de la ville et de son potentiel archéologique. Des outils et des méthodes ont été élaborés pour permettre l'intégration de chaque observation, qu'elle provienne de fouilles ou de sondages ponctuels. Rappelons ici que le LAT fut pionnier dans l'usage des systèmes d'informations géographiques appliqués à l'archéologie urbaine, dans le montage de bases de données intégrant toute la chaîne opératoire, depuis les données du site jusqu'à celles du mobilier, en passant par l'enregistrement des fouilles. Enfin, une attention particulière aux modes de constitution du sol archéologique a entraîné la réalisation de travaux qui ont adapté des méthodes issues de la géologie : pénétrométrie, analyses physico-chimiques, granulométriques et autres protocoles mis au point spécifiquement pour les “ terres noires ”, ces épais niveaux du haut Moyen Âge dont la stratigraphie est si difficile à démêler.

Le bilan est toutefois mitigé : 1,3 % de l'espace urbanisé pré-industriel seulement a fait l'objet d'opérations archéologiques, à comparer avec les 5 % réalisés par exemple à Reims (http://www.inrap.fr/archeologie-preventive/Decouvrir/Multimedias/Villes_et_territoires/Reims/p-2478-Reims_des_remes_aux_remois.htm), ou plus encore avec les 12 % à Saint-Denis, dont les fouilles urbaines furent commencées à la même époque par cet autre précurseur que fut Olivier Meyer (Wyss 1996 : 9). Ce dernier cas est certes exceptionnel, et s'explique notamment par l'existence d'un service archéologique municipal, structure qui n'a jamais vu

le jour à Tours. Il s'explique aussi par le calendrier des rénovations urbaines, plus récent à Saint-Denis qu'à Tours où le centre-ville fut dès les années soixante-dix "gelé" par la création d'un secteur sauvegardé. Mais, comme il est opportunément rappelé (p. 42), "ce pourcentage n'est pas celui de la connaissance de la ville dans la longue durée, qui repose sur le croisement des sources archéologiques, écrites, planimétriques et iconographiques". De grandes questions restent, toutefois, non résolues à ce jour : la réalité de l'origine gauloise de la ville, l'emplacement du *forum*, la nature de la ville alto-médiévale...

Le deuxième chapitre, intitulé "Fragments de ville" (p. 55-320), constitue le *corpus* des données qui serviront aux synthèses du troisième chapitre. Comme on l'a déjà signalé, elle est divisée en trois parties. La première est consacrée aux fouilles qui ont eu lieu à Tours depuis quarante ans. Il est intéressant qu'elles soient présentées dans l'ordre chronologie de leur réalisation, ce qui permet de suivre l'évolution des préoccupations des archéologues au cours de ces quatre décennies. Autant que la localisation des sites ou leurs conditions de fouille, la date à laquelle celle-ci a été menée constitue un "effet de source" auquel il faut être attentif dès lors qu'on prétend à une synthèse.

Quelques opérations émergent, que l'on évoquera succinctement. En premier lieu, la fouille inaugurale du cimetière de l'église disparue Saint-Pierre-le-Puellier, menée entre 1968 et 1973 par Henri Galinié. Par sa moisson de découvertes, elle a montré la pertinence de l'archéologie en ville et impulsé la dynamique ultérieure. En effet, sur ce petit espace (environ 220 m²), les archéologues ont pu remonter jusqu'à l'époque romaine, et mettre en évidence que la berge de la rive gauche de la Loire était alors beaucoup plus méridionale qu'aujourd'hui, le cours du fleuve n'ayant cessé d'être remblayé au Moyen Âge. La fouille de plus de 500 sépultures du 10^e au 18^e s. a initié des études d'anthropologie biologique (Christian Theureau), point fort du LAT qui ne se démentira pas (fouilles du cloître de Saint-Martin ou de la chapelle Saint-Lazare, ou, ailleurs en Indre-et-Loire, des cimetières médiévaux de Rigny et Saint-Mexme de Chinon).

Henri Galinié passa ensuite à la fouille du château de Tours (1974-1978), dont ne subsistent en élévation que deux tours circulaires du 13^e s. et un corps de logis moderne, au bord de la Loire, non loin de la cathédrale. Elle permit, là encore, de remonter jusqu'à l'époque romaine, avec le dégagement de l'angle nord-ouest de l'enceinte du *castrum* du Bas-Empire, qui s'installa ici sur d'anciens thermes construits dans les années 70 après J.-C.

L'autre apport majeur de l'opération fut la découverte du premier château, résidence des comtes d'Anjou dès le 11^e s. (Geoffroy Martel), alors que la tradition attribuait sa construction à Henri II Plantagenêt seulement, dans la deuxième moitié du 12^e s. Il consiste en un corps de bâtiment ("grande salle") flanqué d'une forte tour carrée, adossé dans l'angle du rempart antique.

Enfin, l'étude minutieuse des niveaux du haut Moyen Âge commença d'attirer l'attention sur ces stratigraphies

complexes contenant des aménagements en matériaux périssables. Ils contiennent en germe toutes les problématiques sur la ville du haut Moyen Âge, épisode qu'on sait maintenant être irréductible à une simple phase de transition entre l'Antiquité et le Moyen Âge. C'est l'apparition dans le paysage archéologique français des fameuses "terres noires", qui resteront toujours au centre des préoccupations des équipes d'Henri Galinié.

La fouille du site des Archives départementales a porté essentiellement sur les abords de l'amphithéâtre, qui fut intégré dans l'enceinte du Bas-Empire pour en former à la fois un bastion et une entrée monumentale. Cette opération, menée de 1978 à 1982, toujours par Henri Galinié, inaugura une série d'études sur l'amphithéâtre, dont la dernière en date est la thèse remarquable de Bastien Lefebvre (Lefebvre 2008). Ce monument est aujourd'hui presque invisible en tant que tel, mais il a laissé sa marque indélébile dans la topographie de Tours. Il fut investi au Moyen Âge par la communauté canoniale du chapitre de la cathédrale.

Parallèlement (1979-1981), Henri Galinié menait une fouille dans le cloître de la basilique Saint-Martin, lieu emblématique s'il en est de l'histoire de Tours, dont la fortune médiévale fut liée au pèlerinage du fondateur du monachisme gaulois. Une partie de la nécropole où il fut inhumé fut fouillée, et un bâtiment en bois du 5^e s. a été interprété comme la chapelle provisoire abritant son tombeau, pendant la reconstruction en 470-471 de la première basilique, datant du 4^e s. Quant à cette nouvelle église, si elle se situait en dehors de l'emprise des fouilles, des traces de sa construction furent mises au jour, notamment un atelier de mosaïstes.

Les hasards de l'aménagement firent que cette dimension "chrétienne" de l'archéologie tourangelle ne fut guère développée. La basilique paléochrétienne de Saint-Martin n'est documentée que par quelques fragments sculptés épars trouvés en remploi ou dans des fouilles anciennes, et même l'abbatiale du 11^e s. est très mal connue (p. 255-259) ; rappelons que l'édifice fut démantelé au 19^e s. et remplacé par un édifice néo-byzantin. Notons juste la fouille, en 1993, de la chapelle Saint-Lazare, seul vestige de la maladrerie du 12^e s., au sud de la ville médiévale : c'est la première manifestation à Tours de ce qu'on appellera "l'archéologie du bâti". Le relevé pierre à pierre des élévations n'était pas encore une pratique si courante.

Le LAT fut aussi un des artisans de la notice consacrée à Tours dans le volume sur la Seconde Lyonnaise de la "Topographie Chrétienne des Cités de la Gaule", dirigé par Luce Pietri. Le flambeau est maintenant entre les mains d'Elisabeth Lorans, qui a repris la fouille du monastère de Marmoutier (présenté p. 362-363), fondé par Martin au bord de la Loire, aux portes de la ville. En 2006-2008, elle a ainsi pu mettre en évidence le fait que le saint s'était installé dans des bâtiments antiques, ce qui relativise le "topos" hagiographique du "désert" dans lequel l'ermite aurait fui le monde. C'est aussi en marge de la ville, mais du côté aval, que l'auteur de ce compte-rendu a entrepris en 2006 la

fouille d'un autre site important dans la topographie médiévale chrétienne de la ville, le prieuré Saint-Cosme à La Riche, qui fut une dépendance de la collégiale Saint-Martin.

Après cette série de fouilles inaugurales, il faut attendre les années 1994-1995 pour qu'une série d'opérations d'envergure soit à nouveau menée dans la ville, si l'on excepte celle de l'Hôtel de Police, qui permit en 1988 la mise au jour d'une partie de *domus* (fouille Henri Galinié), qui sera prolongée en 2001 par la fouille d'une parcelle voisine (par Frédéric Champagne – AFAN). Ces nouvelles fouilles furent réalisées exclusivement par l'AFAN (puis l'INRAP), signe d'une nouvelle ère de l'archéologie préventive, soumise à des contraintes toujours plus rudes.

Les structures universitaires peinent alors à s'adapter à la taille et au rythme des interventions : on est passé d'une moyenne de 400 m² par fouille, traités en plusieurs campagnes, entre 1968 et 1983, à 2 600 m² entre 1988 et 1993 (en comptant les deux grandes opérations de la ZAC de la Gare – mais qui n'ont pas fait l'objet de fouilles exhaustives). Les fouilles menées ensuite par l'AFAN-INRAP furent, plus raisonnablement, de 1 100 m² en moyenne. La seule réalisée par le LAT à partir de cette époque fut celle du square Prosper Mérimée, seulement 200 m² à l'est de la basilique Saint-Julien ; et elle le fut dans le cadre d'une fouille programmée (2000-2003, direction Henri Galinié).

Cette fouille avait comme visée principale d'expérimenter des protocoles d'étude des " terres noires ". Ce programme fut mené à bien. Il déboucha sur une analyse fine de l'occupation des quelques siècles (4^e-10^e) correspondant à l'accumulation de ces sédiments, ainsi qu'à la production d'une thèse posant les bases d'une méthode d'approche de ce type de niveaux (Fondrillon 2007). Mais il eut aussi comme résultat la mise en évidence d'un nouveau pont antique sur la Loire, et celle d'une *norria* alimentant en eau un aqueduc depuis le fleuve, dispositif très rarement attesté en Occident.

C'est à Anne-Marie Jouquand que revint la première responsabilité d'opération au titre de l'AFAN ; sa formation par la MST de l'université de Tours était une garantie de continuité avec les travaux pilotés par Henri Galinié. En 1994-1996, elle fouilla sur 500 m², aux abords de la cathédrale, des espaces liés à l'hôtel-Dieu, et surtout une portion d'ilôt antique en bordure d'une rue. C'est la première fois que fut mis en évidence à Tours un portique le long des maisons. Cette fouille très riche, avec plus de trois mètres de stratigraphie complexe, reste un modèle d'archéologie urbaine.

L'opération menée par Nicolas Fouillet entre 1999 et 2002, préalablement à l'extension du lycée Descartes, fut aussi très riche d'enseignements, même si la stratigraphie avait été très arasée par des aménagements liés à la Seconde Guerre mondiale. Elle prouva que la ville antique s'étendait nettement plus au sud que les extrapolations faites jusque-là. De grands thermes publics, installés en bordure d'un paléochenal et de la voie nord-sud principale de l'agglomération, permirent une réévaluation de toute la topographie du centre-ville. Cette réflexion intégra également les fouilles menées en 2001-2002 par Anne-Marie Jouquand sur le

temple circulaire, dont les observations vinrent compléter celles qui avaient été effectuées en 1951. Ces deux édifices, encadrant un espace vide (le *forum* ?), pourraient constituer le " centre civique " de la cité (voir la synthèse p. 327-328).

En 2001, une autre opération remit en question l'idée qu'on se faisait alors de la ville, cette fois-ci dans le temps. À l'emplacement d'une extension de l'hôpital Clocheville, en bordure ouest de la ville antique, des niveaux artisanaux importants datés du 2^d s. av. J.-C. posaient la question d'une origine préromaine de l'agglomération (fouille Raphaël de Filippo). On y reviendra.

La dernière grande fouille dont il est rendu compte dans cet ouvrage est celle préalable à la construction d'un parking souterrain en bord de Loire (parking Anatole France – direction Nicolas Fouillet). À part un dépotoir de boucherie du 2^e s., les vestiges sont médiévaux : un grand tronçon de la fortification du 14^e s., et les rejets d'ateliers de tannerie qui ont laissé leur nom à ce quartier. Une quantité impressionnante d'objets en cuir, mais aussi de textiles, a été retrouvée dans un état de conservation souvent remarquable, datant de la fin du 15^e et du 16^e s. Ils avaient été rejetés au pied du rempart, dans le fossé compris entre ce dernier et le talus faisant une levée au bord du fleuve.

Malgré son aspect très descriptif, ce dossier sur les fouilles de Tours permet de se faire une bonne idée de l'évolution de l'archéologie urbaine, de ses hasards liés à l'aménagement comme de ses constantes liées à la cohérence scientifique des équipes qui l'ont mise en œuvre. Toutefois, on peut regretter le cadre strictement urbain de cette présentation (à part Marmoutier). C'est un parti qui aurait mérité d'être discuté tant, à mon avis, on ne peut dissocier une agglomération de son territoire immédiat. Nombre de fouilles récentes ont été menées par l'INRAP dans la banlieue tourangelle. Elles permettent de brosser un panorama plus riche des alentours de l'agglomération : il est esquissé pour l'Antiquité (p. 348-349, par Christèle Hervé), mais il manque pour la Tène finale et le haut Moyen Âge. Or, à ces deux époques, la distinction ville/campagne est moins pertinente qu'à d'autres. La genèse de la ville, comme sa mutation au haut Moyen Âge, en auraient peut-être été éclairées.

On aurait souhaité ainsi des plans un peu plus larges que la ville, avec indication des axes structurants et reliant Tours aux autres agglomérations, selon les époques. Il manque aussi son insertion dans le relief : rôle des thalwegs pour franchir le rebord du plateau, par exemple, ou des contraintes de la confluence Loire/Cher avec ses chenaux tressés, comme le paléochenal dont on nous dit (p. 348) qu'il limitait la ville au sud. À cet égard, il aurait été plus pertinent que les plans phasés de la ville soient présentés sur fond de relief, et non sur le cadastre actuel (par exemple p. 232, cela aurait permis de comprendre la localisation des ponts). C'est dommage dans le cadre d'une réflexion si attachée à la notion de territoire et de réseau.

La deuxième partie du deuxième chapitre est consacrée, après les sites, à quelques monuments emblématiques de la ville (ou de l'archéologie) de Tours. En premier lieu, un

article novateur sur les ponts antiques de la Loire (par Jacques Seigne et Patrick Neury, p. 232-238). Il faut, en effet, désormais parler au pluriel, car diverses découvertes et datations dendrochronologiques, notamment dans le lit du fleuve lors de la sécheresse de 2003, permettent de dresser un riche tableau. Le premier pont a été établi au milieu du 1^{er} s. après J.-C. dans l'axe principal de la ville, bordé par le temple rond et les grands thermes du sud. Il a été complété par un pont parallèle à presque trois kilomètres en aval (pont de Fondettes), dès le début du 2^e s., qui portait la grande voie nord-sud traversant le territoire des Turons. Enfin, à la fin du 3^e ou au début du 4^e s., un troisième pont fut édifié dans l'axe du *castrum*, les deux autres ayant probablement disparu. Outre de considérations topographiques, ces ponts, construits en bois, ont pu aussi faire l'objet d'analyses architecturales et sont un jalon important dans la connaissance de l'ingénierie des "ponts et chaussées" de l'époque.

Jacques Seigne signe ensuite deux intéressants articles, sur l'amphithéâtre et la fortification du *castrum*. Les deux ne sont pas sans rapport, puisque l'amphithéâtre a été inclus dans le rempart du Bas-Empire, servant de bastion avancé et de porte fortifiée. Trois états de ce très grand édifice disparu presque entièrement ont pu être déterminés. Il reste surprenant qu'il soit un des cinq plus grands de l'Empire romain, pour une capitale de cité somme toute moyenne. Les avancées sont moins importantes sur le rempart du *castrum*, mais la reprise de l'étude des élévations conservées, les observations topographiques et la fouille du site des Archives ont permis d'être mieux assuré du nombre de tours et de la disposition des accès.

Le dernier monument antique important est le temple circulaire, mais il avait été décrit dans la partie précédente, à l'occasion de la fouille de la rue Nationale (par Anne-Marie Jouquand). On suppose que c'est cette unique raison qui fait que ce beau dossier (p. 187-197) ne figure pas avec ceux sur les monuments antiques. Comme l'amphithéâtre, ce temple possède des particularités : il s'inscrit dans une petite série dont l'exemple le plus connu est la tour de Vésone à Périgueux, mais il possède une *cella* de taille hors norme (100 pieds de diamètre) dépourvue de supports internes comme de péristyle. On peut ainsi se demander s'il n'était pas carrément hypètre (sans couverture).

Seul Châteauneuf est documenté pour le Moyen Âge : c'est le bourg canonial qui entourait la collégiale Saint-Martin. Son enceinte en pierre a fait l'objet d'une étude préliminaire par Elisabeth Lorans, qui souligne qu'il y aurait là "un objet de recherche pour l'avenir" (p. 259). Pierre Garrigou Grandchamp signe un bel article sur l'architecture domestique du bourg (p. 261-274), complété par l'étude d'une maison canoniale du chapitre de la cathédrale par Bastien Lefebvre (p. 277-279). Pierre Garrigou Grandchamps souligne la faiblesse des études sur l'architecture domestique, comme l'insuffisance et l'inadéquation du suivi des reconstructions par le service de l'Inventaire général, qui se sont faites sans archéologie du bâti. Il consi-

dère qu'il y aurait matière à de plus amples études sur Tours, qui "pourrait devenir un des sites majeurs de la France du nord pour la connaissance de l'habitat médiéval" (comme le prouve d'ailleurs le travail de Bastien Lefebvre). Il évoque lui aussi "les voies d'une nouvelle recherche" (p. 264). Son texte est donc davantage un plaidoyer méthodologique qu'une synthèse aboutie.

Il en sort tout de même quelques considérations typologiques, comme la mise en évidence des "maisons tours", nombreuses aux 12^e et 13^e s. Ce type d'habitat de prestige, considéré surtout comme caractéristique de l'Italie, commence à être mieux connu en France. Plus spécifiquement tourangelles apparaissent les maisons en cœur d'îlot, au plan ramassé, utilisant avec abondance les voûtes, non seulement pour les caves, mais aussi pour des niveaux hors sol. Ceci est bien sûr facilité par ces plans compacts, liés peut-être à l'extrême densité de ce bourg canonial, qui drainait les richesses d'un des plus importants centres de pèlerinage de la Chrétienté. En même temps, comme le souligne Pierre Garrigou Grandchamp, c'est le modèle aristocratique qui a dû servir de référence à ces chanoines, le plus souvent issus de la noblesse, et dont l'abbé était toujours un membre de la famille royale.

La troisième partie du chapitre deux est consacrée aux sources d'archives, textes et iconographie. Elle s'ouvre par un commentaire sur le "bon usage" de ces sources, rédigé par Henri Galinié (p. 282-283) : il faut "comprendre le but initial de leur production", ce qui nous permet alors de faire le tri entre des données concrètes, sinon objectives, et celles qui relèvent de l'idéologie et de la culture du producteur du document. L'auteur insiste aussi sur le rapport dialectique qui doit exister entre les sources écrites et les données matérielles. Cette confrontation ne doit pas éluder l'hétérogénéité de ces informations, et l'on retrouve la posture épistémologique de base qui sous-tend tout l'ouvrage. "Le fil qui les relie est ténu", "les échelles sont distinctes", mais cela ne doit pas nous empêcher de travailler sur cette matière subtile. Quant aux documents figurés, "leur apparente lisibilité est trompeuse", car ils portent autant d'éléments positifs que de "soustractions masquées".

À la suite de cette mise en garde salutaire (mais qui ne doit pas tourner à l'hypercritique, ce qui est parfois le défaut des archéologues qui se débarrassent ainsi d'archives qu'ils maîtrisent mal), trois grands thèmes sont abordés : des analyses de vocabulaire, des dossiers sur des édifices particuliers, et des commentaires sur quelques documents figurés.

Les études de vocabulaire peuvent paraître ardues, mais ont le mérite de nous faire toucher du doigt les pièges de la traduction. Il faut retrouver les concepts derrière les mots, et ceux-ci ont changé. C'est ainsi qu'Elisabeth Lorans, Henri Galinié et Hélène Noizet extraient tout le contenu, idéologique autant que concret, des termes *ecclesia*, *basilica*, *monasterium*, *suburbium* ou *castrum*, employés depuis Grégoire de Tours au 6^e s., jusqu'au 13^e s., pour désigner des réalités diverses qui ne sont compréhensibles que dans un contexte donné. On rappellera ici que, pour le très haut Moyen Âge,

“Tours et la Touraine constituent une exception documentaire grâce à l'œuvre de l'évêque Grégoire (573-594), qui a recensé (...) les fondations d'édifices religieux effectués par ses dix-neuf prédécesseurs sur le siège épiscopal” (p. 285). Ses textes ont été maintes fois commentés, et Elisabeth Lorans propose ici un résumé commode de ce qu'on peut en tirer de fiable (p. 285-288). Elle souligne aussi à quel point l'archéologie paléochrétienne est peu développée à Tours, ce qui a été évoqué ci-dessus.

Les dossiers d'archives concernent le monastère Saint-Julien (par Elisabeth Lorans), le pont construit par le comte de Blois Eudes II en 1034-1037 (par Henri Galinié), le “*suburbium*” de Saint-Martin (par le même auteur), l'enceinte urbaine du 14^e s. (par Didier Dubant), une tour du 15^e s. sur cette enceinte. Pour cette dernière est proposée une confrontation entre les sources écrites et archéologiques, puisque cette tour a fait l'objet d'une fouille (par Xavier Rodier et Frédéric Thomas). On note dans ce dernier cas que les textes apportent surtout des données inaccessibles par la fouille, comme une datation précise, le calendrier des travaux, le coût de la construction et la provenance des matériaux. On reste un peu sur sa faim quant à une véritable synthèse des deux types de source, le plan même de l'article étant bâti sur une simple juxtaposition : “la fouille”, puis “les comptes de la ville”. On voit qu'il est difficile de mettre réellement en œuvre cette synthèse multiscalair de sources hétérogènes.

Enfin viennent quatre articles sur des représentations figurées de la ville. Le premier, signé Henri Galinié, commente la première représentation détaillée de la ville, sur une miniature de Jean Fouquet, vers 1460. Bien qu'il s'agisse d'une représentation politique, la ville fait partie intégrante du sujet : on nous montre l'entrée de Philippe Auguste à Tours lors de la reconquête de la Touraine au début du 13^e s. La ville est représentée par ses attributs essentiels : son enceinte de réunion (qui n'existait pas du temps de Philippe Auguste !), sa porte et la collégiale Saint-Martin ; le château apparaît dissimulé en arrière-plan, signe qu'à l'époque il ne signifie plus grand-chose. Ces éléments entretiennent entre eux un rapport symbolique et esthétique, et non topographique.

Les trois autres articles concernent des plans, et d'abord des vues cavalières ou panoramiques du 16^e s. On note bien l'évolution, qui va de représentations de la ville en fonction des caractéristiques des quartiers, résumés par des repères essentiels, pour aboutir à l'abstraction numérique actuelle du cadastre vectorisé, qui ne “parle” plus qu'aux spécialistes, en passant par la vision plate et homogène du cadastre du 19^e s. dit “napoléonien”. Tout ceci commence d'être bien connu, mais moins sans doute par le grand public. Et ce n'est jamais une mauvaise chose de montrer la pertinence de ces approches sur des cas concrets.

L'ouvrage se clôt par un chapitre trois (p. 319-412) qui “présente la synthèse des connaissances élaborées à partir des éléments d'information issus des différentes sources confrontées”, présentées dans le chapitre deux. Toutefois,

conformément au parti pris méthodologique, cette centaine de pages ne brosse pas un tableau linéaire de l'histoire de Tours des origines à l'aube de l'époque industrielle. Il s'agit, au mieux, de “tisser les liens qui peuvent l'être pour considérer la ville dans son ensemble”. Ces liens sont regroupés en trois thèmes intitulés “société, espace, ville”, “questions urbaines” et “territoires, réseaux”. Dit autrement : “la ville de Tours”, “ce que l'étude de Tours apporte à la compréhension des villes occidentales”, et enfin, “la ville dans son territoire et ses réseaux”.

Ces thèmes ne sont pas abordés l'un après l'autre, mais entremêlés, car ici le fil conducteur est d'abord chronologique. La difficulté est de rendre compte du changement permanent qui est constitutif de la ville. Les auteurs n'ont pas échappé à la nécessité de “dresser des états”, mais ils ont aussi “tenté d'expliquer comment le changement social s'est traduit dans le changement urbain, d'un état à l'autre.” Quatre états principaux ont été choisis : deux pour l'Antiquité : la “ville ouverte” et la “ville close”, et deux pour le long Moyen Âge : la “ville double” et la “ville réunie”. Ces termes ont le mérite de décrire des phénomènes et non de reprendre les distinctions académiques par période historique.

En préalable se pose la question de l'occupation gauloise. Jusqu'aux années 2000, celle-ci n'était attestée que par des trouvailles sporadiques de mobilier de la Tène finale. La fouille de l'hôpital Clocheville repose la question d'une origine préromaine de *Caesarodunum* (Tours), considéré comme une fondation augustéenne. Selon un schéma classique, les Romains auraient déplacé le centre politique de la cité d'un *oppidum* (Amboise en l'occurrence) à un site de plaine. Mais l'occupation gauloise du site de Clocheville est comprise entre 180 et 120 avant J.-C., ce qui fait un *hiatus* de presque un siècle et demi avec la ville romaine. “Ce laps de temps est largement suffisant pour effacer toute empreinte de l'implantation gauloise dans le paysage” (p. 321). En outre, l'exiguïté de la fouille ne permet pas de préciser l'extension et donc l'ampleur du site. Si celui-ci “est davantage qu'une simple ferme”, on a du mal à le caractériser, car l'essentiel des vestiges retrouvés sont liés à l'artisanat métallurgique ; les habitations ne sont pas localisées. Il reste que “Clocheville est le seul habitat groupé du 2^e s. av. J.-C. connu à ce jour dans le territoire des Turons” (p. 322).

Quant aux autres trouvailles gauloises, leur cartographie recouvre *grosso modo* les limites de la ville antique, ce qui n'est peut-être pas un hasard. Comme ce sont des découvertes anciennes et fortuites, les structures associées n'ont pas été vues, ce qui ne veut pas dire qu'elles n'existaient pas. Il faudrait, en outre, en reprendre les datations à la lumière des connaissances nouvelles. Les sources écrites, essentiellement “*La Guerre des Gaules*” de Jules César, ne sont d'aucun secours. La cité des Turons est fort peu évoquée, ce qui est “sans doute proportionnel à son importance”. Le bilan est donc incertain. On sent toutefois que Raphaël de Filippo envisage une certaine continuité, et que “la localisation de *l'agglomération gauloise* [noter le glissement de

vocabulaire : ce terme explicite n'apparaît que dans cette phrase de conclusion] dans l'actuelle ville de Tours ne peut être fortuite " (p. 322).

Par-delà le cas de Tours, Stephan Fichtl brosse un panorama de la question de la réalité de la ville gauloise au nord des Alpes (p. 323-325). Celle-ci a été profondément renouvelée par les fouilles récentes et le déblocage conceptuel qui a libéré les historiens du primat de la conception " classique " de la ville. Ces occupations sont bien " de type urbain, et non pas de timides copies des villes romaines mais, au contraire, des sites originaux qui sont l'aboutissement d'un processus d'urbanisation qui s'étend sur plusieurs siècles " (p. 325).

L'habitat groupé en Gaule ne commence vraiment d'être certain qu'à partir du 2^e s. avant J.-C. Certains " vont devenir de véritables centres économiques régionaux ", parfois spécialisés dans l'exploitation des matières premières. Dans les rares cas où nous possédons des plans assez complets, ces sites " montrent une organisation urbaine déjà élaborée, avec des bâtiments ordonnés autour de places et des secteurs publics à vocation sans doute à la fois politique et religieuse " (p. 324). On ne peut dire si le fragment d'occupation connu à Tours s'insère dans un tel schéma. À la fin du 2^e s., l'habitat groupé connaît un phénomène de perchement : c'est l'émergence des *oppida*, sites fortifiés couvrant une douzaine à plusieurs centaines d'hectares. Cinq sont connus en Touraine, plutôt de petite taille, dominant la vallée de la Loire et celle du Cher. Amboise est le plus important, et il est traditionnellement admis qu'il s'agissait du chef-lieu de la cité des Turons. Ces sites connaissent également un aménagement de type urbain.

Cette question de la nature et du rôle des villes court en filigrane dans la suite de l'ouvrage (" questions urbaines "). Pour la période gallo-romaine, un article d'Henri Galinié (p. 329-330) et un autre d'Alain Ferdière (p. 341-343) font un point rapide. Tours possède des équipements publics, de très grande taille pour certains comme l'amphithéâtre. Pour autant, ce n'est pas une très grosse agglomération, et qui perdra presque toute sa substance au Bas Empire. S'agissait-il vraiment d'une ville ou seulement d'un centre politique ? Pour répondre à cette question, Henri Galinié analyse " les critères urbains reconnus " que sont les facteurs politique (siège d'organes de contrôle de la population), économique (concentration d'activités) et démographiques (importance de la population). Le premier et le dernier critère sont relativement faciles à apprécier par les archéologues : monuments, *forum* (qui n'est d'ailleurs pas connu à Tours), voirie, taille des maisons, densité du bâti, étendue de la surface occupée, épigraphie...

En revanche, comme le rappelle Alain Ferdière, la place de la ville antique dans le système économique n'est pas claire, d'où le titre en forme d'interrogation de sa contribution : " ville parasite, ville productive ? ". La ville assure-t-elle une part déterminante de la production de biens de consommation ou est-elle dépendante de son territoire rural ? Notre opposition moderne entre monde rural et

monde urbain n'est-elle pas en grande partie sans signification pour l'époque ? D'ailleurs, la richesse des élites, même si elles vivent en ville, n'est-elle pas d'abord foncière ?

Alain Ferdière considère que la ville est effectivement dépendante de son terroir pour ce qui concerne la nourriture. Il pointe la faiblesse des témoins directs d'un petit élevage urbain. L'activité de boucherie et celle de boulangerie, toutes deux bien attestées par l'archéologie, renverraient à un système de redistribution par des détaillants qui s'approvisionnent à la campagne.

En sens inverse, la ville importe par un commerce plus lointain, et sert de lieu de redistribution vers son territoire, ce qui relativise la notion de " parasite ". Pour ce qui est des produits manufacturés, seule une petite partie paraît assurée en ville. Il s'agit d'activités de transformation qui possèdent une forte valeur ajoutée et sont peu contraignantes en infrastructures, ni trop polluantes (bijouterie, tabletterie, tissage, petit artisanat de service) ; ou alors celles liées aux chantiers de construction, en particulier dans le cadre de l'évergésie. Il est probable que les " agglomérations secondaires ", ce réseau de bourgs dépendant du chef-lieu de la cité, avaient une activité de production supérieure au chef-lieu lui-même. Celui-ci était davantage orienté vers le commerce et le politico-administratif, notamment la perception de l'impôt.

Ce modèle de fonctionnement qui, au bilan, n'est guère différent de celui des villes postérieures jusqu'à l'avènement de l'industrie moderne, a-t-il ou non perduré de façon continue jusqu'au plein Moyen Âge ? C'est cette question que résume le titre de l'article d'Henri Galinié sur le haut Moyen Âge : " l'entre-deux des villes " (p. 356-358). Assiste-t-on à un lent passage des formes urbaines antiques à celles du Moyen Âge, encore perceptibles dans nos agglomérations, ou au contraire " existe-t-il une phase particulière du fait urbain identifiable, dotée de caractéristiques propres " ?

La réponse à cette question est plutôt positive, bien qu'elle ne soit pas évidente. La réalité de la ville alto-médiévale a été masquée par le discours des élites ecclésiastiques, sachant écrire, qui sont le principal facteur de continuité de cette époque. Les traces archéologiques sont ténues et difficiles à interpréter. Du reste, Henri Galinié ne sait pas la définir autrement que par ce terme d' " entre-deux ", qui n'est qu'une variation sur le thème du " moyen âge ", un concept seulement relatif à des réalités mieux établies (ou mieux considérées).

Même si toute administration n'a pas disparu, les liens interpersonnels deviennent prédominants à cette époque. " Aux territoires stables sont substitués des royaumes et des espaces aux limites fluctuantes au gré des héritages et des partages successoraux ". Le pouvoir est plus directement fonction de la richesse (foncière ou militaire). " Dans un tel contexte, les villes cessent d'être une obligation ". On assiste alors à un double mouvement : " le maintien des apparences et des traditions " impose aux évêques et aux comtes mérovingiens une résidence urbaine. Mais, dans le même temps, on voit se multiplier, loin des cités, les monastères " au désert ", les centres domaniaux, les palais ruraux...

Les villes se maintiennent donc d'une certaine manière, en particulier les anciennes cités fortifiées du Bas Empire. Mais, à part les quelques équipements du pouvoir épiscopal ou comtal, le tissu urbain est plus lâche, et surtout occupé "par des populations socialement indéfinissables" et peu stratifiées. Le mode de construction "à la romaine" est globalement abandonné, sauf par quelques élites. Le rôle de la ville est alors en grande partie symbolique (religieux et politique). "La valorisation de la fonction cérémonielle la rapproche de la ville gauloise en fermant la parenthèse urbaine romaine". Les villes "ne sont certainement plus le moteur d'une économie marchande", dans un cadre largement démonétarisé. Elles restent toutefois un lieu d'investissement du surplus de la rente foncière pour les élites. Ce changement est "vraisemblablement brutal". Il est perceptible par l'archéologie, même si nous sommes encore peu capables de démêler l'écheveau des "terres noires". Cette couche de sol parfois épaisse de plus d'un mètre correspond presque toujours à cette époque, et ce, sur l'ensemble de l'Europe occidentale non méditerranéenne.

Henri Galinié s'étend assez longuement sur cette "question des terres noires". En effet, elle a constitué ces dernières années l'un de ses objets de recherche privilégié. Celles-ci ont été "longtemps considérées comme le manifeste du déclin et de l'abandon des villes". On les imaginait essentiellement le résultat d'une ruralisation des espaces urbains car on n'y percevait rien de structuré, la construction en terre et en bois laissant peu de traces lisibles. Les études les plus récentes, en partie impulsées par le LAT, montrent que, moyennant des méthodes appropriées mêlant la fouille fine et les analyses physico-chimiques et micro-sédimentaires, on peut mieux comprendre la variété des activités qui les ont produites. Ce fut, on l'a dit, l'un des enjeux principaux de la fouille du square Prosper Mérimée.

Enfin, dans un autre article, Henri Galinié s'essaie à définir "le propre de la ville médiévale" (p. 387-388). Il la différencie de la ville antique et de celle de "l'entre-deux", en ce qu'elle est "un lieu de production, de commerce et de redistribution". Selon ces critères, on ne voit pas bien la différence avec la ville antique telle qu'elle a été décrite par Alain Ferdière, d'autant que l'auteur précise bien que les activités de production sont "de la transformation et de la finition des matières premières". Comme dans la ville antique. Peut-être y en a-t-il davantage (ou est-elle plus visible dans nos sources ?), notamment sur la fin de la période, avec les grandes villes d'Europe du Nord principalement. Le développement des foires et marchés paraît aussi un phénomène nouveau, mais qu'est-ce qui les différencie fondamentalement des *fora* et des marchés antiques dont on ne fait que soupçonner l'existence, faute de sources ? Quant au réinvestissement massif des élites dans la ville, surtout dans la deuxième partie du Moyen Âge, est-il si différent que dans l'Antiquité ? De la *domus* à l'hôtel particulier, il y a surtout une différence d'architecture.

À mon sens, ce qui fait "le propre" de la ville médiévale, c'est plus sa forme que sa fonction. La période est caracté-

risée par un essor démographique très important dans un espace corseté par des remparts, alors que la ville ouverte de l'Antiquité pouvait s'étaler. Une des conséquences est la densification du tissu bâti et son augmentation en hauteur. Le Moyen Âge est caractérisé aussi par une violence endémique, qui entraîne la clôture de la ville par rapport à son territoire. Les fortifications deviennent le symbole urbain par excellence (encore que celui-ci remonte au Bas Empire, sa transmission étant notamment assurée par les représentations de la "Jérusalem céleste").

En termes de fonctionnement, ce qui informe peut-être le plus la ville médiévale, c'est la double hiérarchie, et donc la double organisation, à laquelle la population est soumise : l'église et le château, les paroisses et les ressorts administratifs laïcs, municipaux et royaux. Ceci se traduit par une topographie moins centralisée que dans l'Antiquité puis dans la ville moderne. Contrairement à la ville antique, la ville médiévale n'est presque jamais une "ville nouvelle", créée de toutes pièces. Les héritages de l'"entre-deux" ont souvent entraîné la polynucléarité du tissu urbain : sa réunification n'aboutira vraiment qu'au 17^e s. En France, la centralisation précoce du pouvoir royal par rapport au reste de l'Europe entraîne un certain essor des villes, sur lesquelles s'appuie le roi pour faire pièce à l'aristocratie foncière qui était la base du système féodal.

Ces réflexions sur la ville constituent, on l'a dit, le niveau le plus général du texte, qui permet la remise en contexte du cas de Tours. À une échelle plus locale, mais non encore strictement urbaine, sont présentées diverses contributions que l'on retrouve sous la rubrique "territoires, réseaux". De ces articles dispersés là encore selon la chronologie (mais pas toujours seulement, le plan semble parfois un peu hasardeux), on peut retenir qu'ils s'articulent autour de deux thèmes. Le premier est celui des réseaux d'approvisionnement, le second une réflexion sur les réseaux d'habitat, la place de Tours dans un "système de villes" et dans un territoire.

Le thème de l'approvisionnement est traité en fonction des sources archéologiques. On ne s'étonnera donc pas de l'importance donnée à la céramique et aux monnaies, traceurs commodes des courants commerciaux. Pour l'Antiquité, c'est la seule céramique sigillée qui est présentée ; pour le Moyen Âge, la ville bénéficie des belles et amples études faites ou dirigées par Philippe Husi.

Pour la sigillée, le tableau brossé par Alain Wittmann (p. 351-354) ne montre aucune particularité régionale. La Loire a certes facilité les importations de Gaule du Sud puis du Centre jusqu'au 3^e s. ; on trouve aussi, anecdotiquement, les productions d'un groupe du Centre-Ouest dont la localisation exacte n'est pas connue (vallées de la Vienne et du Clain). Mais le basculement s'est effectué par la suite, à Tours comme ailleurs, vers des approvisionnements plus orientaux, signe que ce sont les conditions et les lieux de production qui dictent leur loi aux acheteurs. On peut regretter l'absence d'étude sur la céramique plus ordinaire. Les communications présentées naguère au colloque de la SFECAG à Blois avaient bien montré qu'une limite cultu-

relle et/ou commerciale, perceptible dans les approvisionnements, se situait entre Tours et Blois. Cette limite perdue pendant tout le Moyen Âge, puis jusque dans la limite entre les départements de l'Indre-et-Loire et du Loir-et-Cher.

C'est ce que montrent les contributions de Philippe Husi (p. 379-381 et 407-409). Il focalise sur deux périodes : les 8-10^e s. et les 14-16^e s. Pour la première, il pointe le fait que ces "éléments de la culture matérielle témoignent des relations socio-économiques, pour une période où les autres sources font cruellement défaut". Naturellement, les "fossiles directs les plus propices à la réflexion sont les productions de qualité", qui ne sont pas celles des potiers locaux. Il s'agit pour l'essentiel de vases peints ou glaçurés, à l'aspect ostentatoire, utilisés pour le service de l'eau ou du vin. L'origine de ces productions est multiple, mais mal cernée. Une vision diffusionniste à partir de l'Europe du Nord, portée par une archéologie anglo-saxonne conquérante dans les années 1980, n'est plus à l'ordre du jour. Tours apparaît "pleinement intégré aux réseaux économiques du nord-ouest européen". Par ailleurs, de grands progrès ont été réalisés en matière de typo-chronologie, grâce au travail patient, méthodique et collectif effectué dans le cadre d'un programme de recherche concernant toute la France du Nord, dirigé par Philippe Husi (<http://iceramm.univ-tours.fr/>).

Quatre ou cinq siècles plus tard, les réseaux d'approvisionnement sont dits très différents. On ne peut le vérifier, car on ne nous a pas dit ce qu'ils étaient pendant le haut Moyen Âge. Les ateliers situés dans un rayon de moins de cent kilomètres sont privilégiés par la clientèle. La césure avec l'Île-de-France devient évidente : la "Loire moyenne" s'individualise sans discussion, surtout aux 14-15^e s. Est-ce un effet des cloisonnements politiques issus de la guerre de Cent Ans, voire, plus anciennement, du partage entre Angevins (Anglais...) et Capétiens (Français...)? Rien n'est dit de cela, ce qui montre les limites d'une approche trop strictement archéologique.

Le point principal relevé par Philippe Husi est "l'ouverture de la ville sur l'extérieur", qui a lieu à deux niveaux : à travers la diversité du vaisselier, mais aussi l'apport de nouvelles productions qui sont technologiquement plus avancées. Le grès, innovation de la France du Nord, ne parvient que tardivement en Touraine. "L'installation du roi et de sa cour dans la région au milieu du 15^e s. n'est sûrement pas étrangère à ces changements", bien que, pour l'approvisionnement ordinaire, "Tours reste toujours tourné vers l'ouest de la France, hors des grands réseaux commerciaux de l'époque." Cette dernière notation est contradictoire avec ce qui avait été noté pour la période carolingienne. Faut-il en conclure à une régression des échanges à la fin du Moyen Âge par rapport au début de celui-ci ? Ou à un défaut de mise en perspective des différentes contributions ?

Une autre catégorie d'objets fait traditionnellement l'objet des attentions des archéologues : le monnayage. Deux coups de projecteur sont donnés. Pour l'Antiquité, la

focale est réduite aux monnaies trouvées en fouille, ce qui assure de leur contexte de découverte (par Philippe Schiesser, p. 337-338). Plus de 1 100 monnaies ont été retrouvées (mais on ne sait pas si cela inclut ou non les fouilles de l'INRAP), depuis un denier de Marc-Antoine daté de 32-31 avant J.-C., jusqu'aux petits bronzes d'Arcadius (383-408) et aux imitations tardives (fin du 5^e s.) ; aucun trésor n'a été découvert à Tours. Elles "confirment généralement les connaissances déjà acquises par la numismatique". Ce sont de petites monnaies divisionnaires, ce qui est logique dans un contexte de perte au hasard, "résidu représentatif du porte-monnaie du citoyen" (p. 370). Les ateliers impériaux furent, classiquement, ceux de Lyon, de Rome, de Trèves ou d'Arles, en fonction des dates. L'auteur attire par ailleurs l'attention sur la longue durée d'utilisation de ces monnaies (plusieurs décennies), ce qui rend difficile la datation des couches archéologiques dans lesquelles elles sont retrouvées.

Pour le Moyen Âge, la focale est portée sur "les monnaies portant le nom de Tours ou fabriquées dans la ville" (par Christian Theureau, p. 367-370, dans un article un peu ardu pour les non-numismates...). Cela excède d'ailleurs la période, puisque la cité des Turons apparaît à la veille de la conquête romaine sur des monnaies gauloises. Les Turons réapparaîtront sur le monnayage au 6^e s. : un autre indice qui amène à considérer l'époque romaine comme une parenthèse coloniale. À l'aube du Moyen Âge, un type monétaire, "devenu localement unique, associe Saint-Martin sur une face et la Cité de Tours sur l'autre". Ce sera alors le "denier tournois" (...) dont la reconnaissance sera officialisée par Philippe Auguste, en 1204. Tours sera le siège d'un atelier monétaire royal jusqu'en 1771, dont les types évolueront naturellement avec le temps. Ce monnayage local ne fut pas anecdotique : il est toujours majoritaire dans les fouilles de Tours, depuis l'époque gauloise. Pour le Moyen Âge et l'époque moderne, il permet de suivre la consolidation de l'administration royale, la monnaie féodale étant peu à peu marginalisée.

D'autres approvisionnements sont évoqués, qui permettent de donner des éclairages particuliers sur tel ou tel aspect du fonctionnement de la ville. C'est ainsi que Cyril Driard fait le point sur l'alimentation en eau de la ville antique par l'aqueduc du Cher et par des puits (p. 335-337), tandis que Stéphane Joly évoque rapidement la provenance des matériaux de construction à partir de la fouille d'une carrière de calcaire, pour la même époque (p. 339). Pour le Moyen Âge, c'est l'approvisionnement du monastère Saint-Martin qui est décrit, à partir des sources textuelles, par Hélène Noizet, auteure d'une belle thèse sur ce quartier de Tours (p. 372).

Le deuxième thème abordé à cette échelle d'analyse est l'insertion de la ville dans son territoire. Pour l'Antiquité, trois contributions d'Alain Ferdière et une de Christèle Hervé brossent un panorama de la place de la ville dans le réseau urbain. La structure administrative dans laquelle la ville s'insère est ainsi décrite (p. 339-341), tandis que le terri-

toire dominé est présenté, sous un angle plus archéologique, selon deux échelles.

D'abord les environs de Tours, par Christèle Hervé, avec une discussion sur les limites mêmes de la ville, que l'on peut restituer notamment grâce à l'emplacement des nécropoles, forcément hors la ville, et à quelques fouilles réalisées dans la périphérie. Au Bas Empire, la construction de l'enceinte du *castrum* modifie naturellement cette notion de limite urbaine. Les premières *villae* et sites ruraux sont localisés à environ 2,5 ou 3 km. "Ainsi, la documentation archéologique laisse supposer qu'il existait autour des villes un vide relatif qui ne serait pas dû à une lacune de la recherche." (p. 348), et donc peut-être une "ceinture nourricière" directement au service de l'agglomération.

Ensuite, le réseau des "agglomérations secondaires", particulièrement dense en Touraine : on en compte une bonne trentaine, réparties pour l'essentiel le long des vallées de la Loire et de ses affluents (p. 349-350, par Alain Ferdière). Peu sont au demeurant bien connues : une petite dizaine ont fait l'objet de fouilles, toujours très partielles. Certaines ont livré d'importantes traces d'ateliers de potiers (Crouzilles et Pouillé-Thésée).

L'abondance croissante des sources écrites à partir du haut Moyen Âge, comme le fait que les bourgs actuels ont très peu fait l'objet de fouilles archéologiques, a orienté Elizabeth Zadora-Rio vers une réflexion terminologique et typologique (p. 384-387). Le report sur la carte des données localisées que contiennent les textes, dans un beau travail de géographie historique, lui permet de brosser le panorama de l'évolution de l'habitat groupé en Touraine (cf. maintenant Zadora-Rio 2008). Le réseau d'agglomérations secondaires antiques se défait : neuf seulement subsistent à l'aube du second millénaire. Les châteaux ont contribué à créer d'autres bourgs, mais de très nombreux châteaux n'ont pas réussi à regrouper autour d'eux plus qu'un modeste village.

Le maillage ecclésial est la grande nouveauté de la période. Il se met en place dès avant 600, où 44 lieux de culte chrétien sont déjà attestés. L'accroissement de ce nombre s'effectue pendant un demi-millénaire, sans que nous en percevions bien les modalités, car "l'écart entre la construction de l'église et la première mention de son existence est souvent important" (p. 385). Quoi qu'il en soit, le réseau paroissial est achevé vers 1200 et, à cette date, le nombre de lieux de culte attestés s'élève à 302 dans les limites de l'actuel département d'Inde-et-Loire. Cette étude générale est complétée d'une note sur "le pays de Touraine au 15^e s.", par Henri Galinié (p. 403-404). Il rappelle opportunément que "le pays de Touraine, comme les autres, ne dispose pas de limites fixes et partagées", mais il est formé de la superposition de plusieurs ressorts administratifs, aux limites elles-mêmes changeantes dans le temps.

Enfin, le regard se concentre sur la ville de Tours, par une série de contributions placées sous le chapeau "société, espace, ville". En préalable nous est proposée une analyse sur la longue durée du site de Tours (Nathalie Carcaud, Manuel Garcin, Joëlle Burnouf, p. 393-396). Il est caracté-

risé non seulement par le fait qu'il est au bord de la Loire, sur la rive convexe et plate d'un méandre, mais plus spécifiquement à l'interfluve entre Loire et Cher. L'attention aux réalités de géographie physique de l'équipe du LAT et d'autres chercheurs, notamment regroupés dans la "Zone Atelier Bassin Versant de la Loire" du CNRS (<http://www.msh.univ-nantes.fr/documentation/zal/>), a permis de mieux comprendre la dynamique des relations entre les hommes et leur milieu : "l'histoire récente du système fluvial est le produit des héritages socio-naturels" (p. 393).

Les premières influences notables de l'homme se situent, ici comme ailleurs, dès le Néolithique. La Loire suit alors un cours beaucoup plus large, composé d'une multitude de bras, dont le colmatage lent ne prendra fin qu'au 1^{er} s. ap. J.-C. Depuis, le gain des hommes sur le fleuve ne cesse de se poursuivre. Les archéologues ont pu mettre en évidence la progression du "trait de rive" vers le nord : dans certains secteurs, la ville a empiété de 250 mètres sur le fleuve entre l'Antiquité et maintenant. À partir du Moyen Âge, les hommes engagent aussi un processus de "forçage" des cours d'eau, qui se traduit par la construction de multiples digues sur la Loire et ses affluents. Le résultat est parfois inverse de celui attendu, car lorsque ces digues cèdent, les dégâts sont bien plus importants et brutaux que si l'eau s'était répandue naturellement dans des prairies réservées. Ces grands travaux ont culminé au 19^e s., comme les crues catastrophiques. On voit, à travers ce dossier très intéressant, comment le travail des archéologues pourrait profiter aux décideurs d'aujourd'hui ; car "il est urgent de faire connaître ces expériences du passé et de redonner aux cours d'eau ces espaces de respiration nécessaires à leur fonctionnement" (p. 396).

Les contributions centrées sur Tours décrivent la trajectoire d'une ville dédoublée puis réunifiée. Ou, plus exactement, des fragments de cette trajectoire puisque, on l'a dit, le parti méthodologique n'est pas de lisser artificiellement une histoire rendue impossible par l'hétérogénéité des sources et leur caractère lacunaire. Divers textes reprennent les quatre "états" repérés dans les changements de la ville. La *ville ouverte* de la première Antiquité (Henri Galinié, Anne-Marie Jouquand, Jacques Seigne, p. 325-328 ; 330-335), la *ville close* dans ses remparts au Bas-Empire (Henri Galinié, Elisabeth Lorans, Anne-Marie Jouquand et Jacques Seigne, p. 355-356 ; 359-361 ; 364-367), la *ville double* du Moyen Âge, entre Saint-Martin et le quartier épiscopal (Henri Galinié, Elisabeth Lorans, Hélène Noizet, p. 382-384 ; 388-392 ; 397-398), et enfin la *ville réunie* par sa nouvelle enceinte vers 1360 (Henri Galinié, Françoise Yvernault, p. 399-403). Cette trajectoire, enfin, est résumée par Henri Galinié sous le titre "héritages et fabrique urbaine" (p. 410-412).

Pour chaque état, des dossiers thématiques complètent la présentation. Pour l'Antiquité, il s'agit des monuments, des *domus*, de l'épigraphie, de l'artisanat, de la gestion des déchets ou des nécropoles. Pour le Moyen Âge, encore les déchets, l'artisanat et les morts, mais aussi, grâce aux sources écrites, les opérations d'urbanisme autour de Saint-

Martin, les paroisses et les fiefs, enfin, grâce aux sources anthropologiques, la démographie. La gestion des déchets domestiques (Anne-Marie Jouquand, p. 345-347) et celle des cadavres (Elisabeth Lorans, Stéphane Joly, Emilie Trébuchet, p. 373-375) sont les seuls aspects abordés de façon diachronique. Ces deux thématiques ne sont d'ailleurs pas sans rapport, le pur et l'impur étant au cœur de la problématique, avec les politiques d'exclusion, ou non, menées par les habitants.

Il n'est pas possible dans le cadre de ce compte-rendu de résumer les apports de chaque étude sur cette trajectoire spécifique de la ville de Tours ; on en a d'ailleurs eu de larges aperçus avec l'évocation des fouilles. On a préféré mettre l'accent sur ce qui pouvait intéresser le lecteur engagé dans l'archéologie urbaine, ou curieux de l'état des problématiques en la matière. Ce n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage que de les dégager clairement, sans qu'on doive les chercher derrière les descriptions analytiques chères aux archéologues. Avec prudence et un regard critique acéré (parfois trop ?), les auteurs font l'état des avancées de la recherche. Ils n'ont pas cédé à la tentation d'écrire une nouvelle histoire de Tours.

Ce parti pris peut être frustrant, et parfois difficile à suivre. La subtilité du plan, qui mêle les différentes échelles d'analyse et dont la chronologie n'est pas le fil conducteur principal, peut dérouter. Une présentation thématique qui s'affranchisse davantage des conditions d'acquisition de la documentation, sans bien sûr les évacuer, aurait peut-être constitué une démonstration plus limpide du fait que, à partir de sources fragmentées et hétérogènes, on pouvait parvenir à un discours global sur la ville. Espérons que ce long compte-rendu montrera qu'au prix d'un petit effort, la riche matière qu'il contient peut être néanmoins facilement comprise et utilisée. Au reste, cette difficulté d'approche est heureusement compensée par une illustration abondante et bien choisie, ainsi que par une maquette éditoriale sophistiquée qui permet de se retrouver dans l'enchevêtrement des niveaux de lecture.

Ajoutons que l'ouvrage est accompagné d'un CD-Rom. Celui-ci contient les sources et les références bibliographiques (il est dommage qu'elles ne soient pas interrogeables), et les belles infographies en 3D réalisées par Thierry Morin pour l'exposition, souvent animées. Elles constituent un élément très parlant, qui vient rendre vie aux textes emplis de conditionnels et aux plans forcément lacunaires. Il faut en effet se décider dans les moindres détails, et c'est un des intérêts heuristiques de ces images (comme des maquettes) que d'obliger les archéologues à aller au bout de leurs hypothèses. Pour le grand public, c'est un excellent moyen de communication, plus immédiatement abordable que des textes au vocabulaire parfois technique, même s'il faut saluer l'effort de tous les auteurs pour éviter le jargon professionnel.

Bruno Dufay
Archéologue départemental,
service archéologique d'Indre-et-Loire

FONDRILLON 2007

Fondrillon M. - *La formation du sol urbain : étude archéologique des " terres noires " à Tours (4^e-12^e siècles)*, Tours, Université de Tours (thèse de doctorat sous la direction de Henri Galinié).

LEFEBVRE 2008

Lefèbre B. - *Formation d'un tissu urbain dans la cité de Tours : du site de l'amphithéâtre de Tours au quartier canonial (V^e-XVIII^e s.)*, Université de Tours (thèse de doctorat sous la direction d'Henri Galinié et Elisabeth Lorans).

WYSS 1996

Wyss M. (dir.) - *Atlas historique de Saint-Denis, des origines au 18^e siècle*. Paris, MSH, 1996, 444 p. (Documents d'Archéologie Française ; 59).

ZADORA-RIO 2008

Zadora-Rio E. (dir.) - *Des paroisses de Touraine aux communes d'Indre-et-Loire. La formation des territoires*, Tours, supplément à la *RACF*, n° 34, FERACF, 2008.

Rémy Guadagnin, Fosses – Vallée de l'Ysieux, Mille ans de production céramique en Île-de-France, volume 2, Catalogue typo-chronologique des productions, CRAHM, Caen, 2007, 735 p.

Cet ouvrage volumineux, qui clôt seize années de recherches archéologiques dans la vallée de l'Ysieux au nord de Paris, présente de manière exhaustive et au travers de nombreuses illustrations, le catalogue typo-chronologique des productions céramiques du haut Moyen Âge au 19^e s. Il était très attendu par la communauté scientifique, tout particulièrement francilienne, puisqu'il fait suite à un premier volume publié en 2000 sur les données archéologiques et historiques de ce même espace d'étude. Outre les apports céramologiques, cet ouvrage permet de mieux appréhender l'évolution d'un artisanat et de son environnement socio-économique dans la longue durée.

Une première partie introductive tente de tracer la genèse de l'activité potière, qui semble exister dès l'époque gallo-romaine, confortant la pérennité de cette tradition artisanale dans la vallée de l'Ysieux. Puis, l'auteur présente chronologiquement en cinq chapitres les productions par ateliers et, lorsque la documentation le permet, par unités de production : respectivement, le haut Moyen Âge du 9^e au 11^e s., le Moyen Âge classique du 11^e au 13^e s., le bas Moyen Âge du 14^e au 15^e s. la Renaissance au 16^e s., enfin l'Ancien Régime du 17^e au début du 19^e s. Cet ouvrage se termine avec un chapitre, un peu court à mon sens (p. 689-694), sur la distribution des productions de Fosses en Île-de-France et en Picardie. Cette impression est accentuée par le fait que ces quelques pages présentent autant les méthodes mises en œuvre pour attester cette diffusion, comme la pertinence des analyses de pâtes en laboratoire, que la réalité de cette diffusion.

Outre les productions habituelles, la fin du haut Moyen